

## HOMÉLIE CONCERNANT LA SAMARITAINE

Durant ces jours, jusqu'à la Pentecôte, nous célébrons la Résurrection d'entre les morts de notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ. La durée même de cette célébration témoigne de sa supériorité sur les autres fêtes. Car si la commémoration annuelle de l'Ascension du Seigneur au ciel complète ce nombre de jours, elle démontre néanmoins la supériorité du Maître ressuscité sur tous les esclaves qui ont jamais été ressuscités : car tous ceux qui ont jamais été ressuscités d'entre les morts l'ont été par d'autres et, après leur mort, sont retournés sur terre. Lorsque le Christ est ressuscité des morts, la mort avait déjà perdu son emprise sur lui : car lui seul, ressuscité en trois jours, n'est plus retourné sur terre, mais est monté au ciel, unifiant notre nature humaine en un seul Dieu avec le Père. C'est pourquoi il était le seul commencement de la résurrection future de tous, l'unique commencement des morts, le Premier-né d'entre les morts et le Père du siècle à venir. Car comme en Adam tous meurent, pécheurs et justes, de même en Christ tous seront rendus à la vie, pécheurs et justes, mais chacun en son temps : le Christ Premier-né, puis ceux qui lui appartiennent lors de son avènement, et enfin la fin, lorsqu'il abolira toute domination, toute autorité et toute puissance, et mettra tous ses ennemis sous ses pieds. La mort, dernier ennemi, sera vaincue lors de la résurrection générale, au son de la dernière trompette. Car il faut que ce qui est corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce qui est mortel revête l'immortalité. La garantie de telles grâces pour nous est la Résurrection du Christ, et c'est pourquoi nous célébrons cette fête seule pendant tant de jours, car elle est immortelle, immuable et éternelle, préfigurant ainsi la béatitude des saints dans le monde à venir, où la maladie, le chagrin et les soupirs auront disparu. Car dans cette béatitude résident l'exultation et le bonheur, toujours divins et immuables; car c'est là que réside la demeure de ceux qui se réjouissent véritablement. C'est pourquoi, avant la venue de ces jours (Pâques), la grâce de l'Esprit a établi comme loi que nous passions les quarante jours sacrés dans le jeûne, la veillée, la prière et tous les efforts de la vertu. En effet, le Carême révèle l'image de la vie de ceux qui sont sauvés en ce temps. Il ne s'agit rien d'autre que de repentance et d'une vie agréable à Dieu. À travers la Pentecôte suivante, que nous vivons actuellement, il représente la paix et le repos que recevront ceux qui ont lutté pour la cause de Dieu. C'est donc le Carême, lié au souvenir de la Passion salvatrice du Seigneur, et qui marque la fin de ce temps après la semaine sainte. La Pentecôte, quant à elle, comprend à la fois le passage de la terre au ciel et la descente et l'économie du saint Esprit. Puisque cette période est assimilée à une semaine et est composée de 475 heures, parties et éléments, et que pour ceux qui, durant cette période, accomplissent de bonnes œuvres, participent à la Passion du Christ, elle apporte la fête de la Pentecôte, qui commence le huitième jour et s'achève le huitième jour, surpassant ainsi la semaine sainte et la quatrième. Par la Résurrection du Seigneur et, après elle, l'Ascension, elle représente la future résurrection du genre humain et, ensuite, l'enlèvement des élus sur les nuées pour rencontrer Dieu, et enfin, la demeure éternelle auprès de Dieu et le repos éternel.

Mais cela se réalisera en son temps. Le Seigneur, avant sa Passion et sa Résurrection, prêchant l'Évangile du Royaume et révélant à ses disciples que ceux qui seraient dignes de la foi et de l'héritage éternel promis seraient choisis non seulement parmi le peuple juif, mais aussi parmi toutes les nations – comme vous l'avez entendu dans l'Évangile qui vous a été lu aujourd'hui – «arriva dans une ville de Samarie, appelée Sichar, près du village que Jacob avait donné à Joseph, son fils. Or, là se trouvait le puits de Jacob» (Jn 4,5-6). Ce puits est appelé ainsi car il était alimenté par une source, comme le montrent les paroles précédentes; et il appartenait à Jacob, car c'est lui qui l'avait creusé. Sichem était la région que Jacob avait donnée à Joseph; car, mourant en Égypte et rédigeant son testament, il lui dit : «Voici, je meurs; mais Dieu te ramènera de cette terre semée au pays de tes pères.» «Mais je vous ai donné Sichem, élue d'en haut parmi vos frères, que j'ai prise de la main des Amorites par mon épée et mon arc» (Gen 48,21-22). Sichem fut donc habitée par la tribu d'Éphraïm, fils aîné de Joseph. Autour de ce lieu vivaient les dix tribus d'Israël, sous l'autorité de Jéroboam, l'apostat. Souvent, cependant, ayant offensé Dieu, elles furent souvent abandonnées par lui et emmenées en captivité. À leur place s'établirent divers peuples, rassemblés par le roi assyrien, que l'on appelait «Samaritains», d'après le mont Somor. Et comme Jacob, passant par là, s'approcha de Sichem, de même, passant par là, le Christ

s'approcha de Samarie. Mais cette dernière, comme il le dit lui-même, s'approcha avec «l'épée et l'arc», c'est-à-dire pour exterminer et détruire ses anciens habitants; le Christ, quant à lui, vient avec la parole et l'enseignement, et donc pour le salut. «Jésus, fatigué de son voyage,» dit l'évangéliste, «était assis ainsi près de la source : et il était environ midi» (Jn 4,6).

Le temps et la fatigue contraignirent Celui qui portait un corps semblable au nôtre à s'asseoir. Pour le prouver et anticiper un bienfait futur, il s'assit, comme le rapporte l'Évangile, près de la source – c'est-à-dire simplement à même le sol, tel un voyageur solitaire – car ses disciples étaient allés en ville acheter des provisions. Et tandis qu'il était assis ainsi, seul, près de la source, une Samaritaine vint puiser de l'eau. Le Seigneur, souffrant lui aussi de la soif comme un homme et la voyant venir, dans sa nature humaine, étancher sa soif, et comme Dieu, voyant son cœur assoiffé d'eau vive mais ignorant Celui qui pouvait la lui donner, s'empresse de se révéler à cette âme assoiffée. Car lui-même a soif de ceux qui ont soif de lui, comme il est écrit. Commençant son discours de manière à être facilement compris, il lui dit : «Donne-moi de l'eau, que je boive» (Jn 4,7). Elle, faisant preuve de discernement, et voyant à ses vêtements, à son apparence et à son apparence extérieure qu'il était Juif et observateur de la Loi, dit : «Je m'étonne que tu demandes à boire à une Samaritaine, alors que Juifs et Samaritains, comme s'ils étaient des païens, n'ont aucune relation.» Le Seigneur, saisissant l'occasion, commença à se révéler à elle, lui disant : «Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : "Donne-moi à boire", tu lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive» (Jn 4,10). Voyez ce qui lui est attesté : si elle l'avait su, elle aurait immédiatement demandé et aurait bu de l'eau véritablement vive, comme elle l'a fait par la suite, après avoir appris. Entre-temps, le Sanhédrin juif, après s'être renseigné et avoir reçu une réponse complète, crucifia le Seigneur de gloire. Mais qu'est-ce que le «don de Dieu» ? «Si tu l'avais su», dit-il, «le don de Dieu.» Laissant de côté... Parmi d'autres considérations, citons le fait que le Dieu incarné n'a pas dédaigné ceux que les Juifs considéraient comme si vils qu'ils refusaient même de boire à leur bouche. Quel don immense, quelle grâce infinie ! Et quel don de les rendre si chers qu'Il accepte non seulement ce qu'ils offrent, mais les fait aussi participer à Ses dons divins ! Pourquoi parler de «dons» ? Parce qu'Il se donne Lui-même et rend les fidèles capables de contenir Sa Divinité, puisqu'il leur est impossible de trouver une autre source de vie éternelle que celle qu'Il a promise ! Quel esprit peut comprendre cela ? Quel mot peut exprimer l'excellence de ce don ? Mais la Samaritaine, ne comprenant pas encore la grandeur de l'eau vive, est d'abord perplexe : comment Celui qui lui parle peut-il obtenir l'eau qu'Il promet, puisqu'Il n'a pas de récipient – le puits est profond ? Elle tente alors de Le comparer à Jacob, qu'Il appelle même «Père», honorant sa famille par appartenance à une famille, et loue l'eau de ce puits comme étant supérieure à toute autre. Mais lorsqu'elle entendit le Seigneur dire que «l'eau que je donnerai sera pour celui qui la recevra une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle», elle laissa échapper la voix d'une âme assoiffée, guidée vers la foi, mais encore trop faible pour contempler la lumière. «Seigneur, dit-elle, donne-moi cette eau, de peur que je n'aie plus soif et que je n'aie plus besoin de venir puiser ici.» Le Seigneur, désirant se révéler davantage, lui ordonna d'inviter son mari. Elle, dissimulant sa situation, tout en s'efforçant de recevoir ce don, répondit : «Je n'ai pas de mari.» On lui répondit alors combien de maris elle avait eus depuis sa jeunesse et que celui qu'elle avait maintenant n'était pas le sien; et sans se plaindre de ce reproche, comprenant aussitôt que le Prophète s'adressait à elle, elle commença à poser d'autres questions.

Voyez-vous l'humilité et l'amour de la Vérité dont cette femme fait preuve ? Car elle dit : «Nos pères ont adoré Dieu sur cette montagne, et vous, vous dites qu'à Jérusalem il y a un lieu où il faut adorer Dieu.» Voyez-vous ce qui l'animait et la connaissance qu'elle avait des Écritures ? Combien aujourd'hui, nés fidèles et nourris par l'Église, connaissent les Écritures comme la Samaritaine, à savoir que nos pères, c'est-à-dire Jacques et les patriarches qui descendent de lui, ont adoré Dieu sur cette montagne ? C'est avec une telle connaissance et une telle diligence dans l'étude des Écritures divinement inspirées que le Christ les reçut comme un parfum agréable; il poursuivit donc volontiers sa conversation avec la Samaritaine. Car, de même que si vous déposez quelque chose d'odorant sur les charbons ardents, vous attirerez et retiendrez ceux qui viennent, mais que si vous y déposez quelque chose de nauséabond et de repoussant, il en va de même des pensées : si vous les traitez avec soin et attention, vous vous rendrez digne de la visite divine, car c'est là le parfum même de l'arôme que perçoit le Seigneur; mais si vous nourrissez des pensées mauvaises, impures et terrestres, vous serez loin de la félicité divine, vous vous serez, hélas, rendus dignes du rejet de Dieu ! «Car les méchants ne subsisteront pas devant tes yeux» (Ps 5,6),

dit le psalmiste à Dieu. Car lorsque la Loi commande : «Souviens-toi du Seigneur Dieu en toutes choses, assis, en marchant, couchés et levés» (Dt 6,7), et que l'Évangile dit : «Sondez les Écritures, et vous y trouverez la vie éternelle» (Jn 5,39), et que l'Apôtre exhorte : «Priez sans cesse» (I Th 5,17), alors celui qui s'attarde sur des pensées terrestres est, assurément, un criminel, et ne l'est-il pas plus encore celui qui se complaît dans des pensées mauvaises et impures ? Mais quand nos pères ont-ils adoré Dieu sur cette montagne ? – Lorsque le patriarche Jacob, fuyant son frère Ésaü qui le haïssait par envie, et obéissant au conseil de son père, se rendit en Mésopotamie, et lorsqu'il revint ici avec ses femmes et ses enfants; car à son retour, il dressa ses tentes près du lieu où le Seigneur avait parlé à la Samaritaine; Après l'incident avec Dina et la destruction des Sichémites, Dieu, comme il est écrit dans le livre de la Genèse, dit à Jacob : «Lève-toi, monte à Béthel, et là construis un autel au Dieu qui t'est apparu lorsque tu fuyais devant Ésaü, ton frère» (Gen 35,1).Après ces paroles, Jacob, ayant émigré, monta sur une montagne voisine et y construisit un autel, dit-on, et appela ce lieu «Béthel», car Dieu lui était apparu là. C'est pourquoi la Samaritaine dit : «Nos pères adoraient Dieu sur cette montagne», citant les anciens, puisque les lois concernant le Temple de Jérusalem furent transmises plus tard. Et puisque Jacob appelait ce lieu «la Maison de Dieu», puisque «Béthel» signifie précisément ce que son nom signifie en traduction, elle demande avec ardeur pourquoi, dit-on, «la Maison de Dieu» n'est plus ici, mais à Jérusalem, et que c'est là qu'il est prescrit d'offrir des sacrifices et d'adorer Dieu. Le Seigneur, accomplissant alors la volonté de sa parole, et prédisant au sujet de la femme elle-même qu'elle serait de celles que Dieu recherche et accueille, et répondant à ses questions, dit : «Femme, je crois par leur intermédiaire.» «Car l'heure vient où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem» (Jn 4,21); et un peu plus loin : «Car le Père recherche ceux qui l'adorent» (Jn 4,23).

Voyez-vous que cela s'applique aussi à elle, qu'elle sera parmi ceux que Dieu recherche et qu'elle adorera le Père Très-Haut non pas selon un lieu précis, mais selon l'Évangile ? Car c'est à elle que s'appliquent ces paroles : «Vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem», et en même temps, il annonce clairement un changement de loi : car lorsqu'un changement de culte est introduit, un changement de loi s'ensuit nécessairement. (Mais en attendant, voici ce qu'il en est) : «Vous adorez celui que vous ne connaissez pas; nous, nous adorons celui que nous connaissons, car le salut vient des Juifs» (Jn 4,22). C'est à la fois une réponse à ses paroles et la continuation de sa propre pensée. Il dit : «Nous sommes Juifs», car il s'est compté parmi eux, étant des leurs selon la chair. C'est pourquoi, dit-il, «nous ne cherchons pas à saisir ce qui n'est pas à nous, mais nous reconnaissions que cela nous appartient; nous différons de vous, Samaritains, au sujet du lieu de culte, car nous savons que le culte légitime doit être accompli à Jérusalem, pour cette raison : c'est des Juifs que vient le salut du monde entier, c'est-à-dire le Christ.» Mais comme il ne s'agissait plus d'une venue extérieure – car il s'agissait de lui-même –, il n'a pas dit : «Le salut viendra des Juifs», mais : «Il l'est», car il a vu qu'elle n'était pas loin de la foi et du culte rendu en esprit et en vérité. C'est pourquoi il dit : «L'heure vient, et elle est déjà là, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité» (Jn 4, 3).

Car le Père Très-Haut et Adorable, le Père de Vérité Lui-même, c'est-à-dire le Fils Unique et l'Esprit de Vérité, possède le Saint-Esprit, et ceux qui L'adorent en Lui sont précisément ceux qui croient ainsi et sont touchés par Lui. Car «c'est par l'Esprit», dit l'Apôtre, «que nous adorons et que nous prions»; et «Nul ne vient au Père que par moi», dit le Fils Unique de Dieu.

Ainsi, les vrais adorateurs sont ceux qui adorent le Père Très-Haut en esprit. Puisqu'il a déplacé Jérusalem et Samarie, afin que personne ne pense qu'un autre lieu devait être bâti, Il oriente à nouveau son discours vers une conception non matérielle du lieu et du culte, disant : «Dieu est Esprit, et il faut que celui qui L'adore l'adore en esprit et en vérité» (Jn 4,24), c'est-à-dire pour ceux qui comprennent, bien sûr, l'Incorporel comme Être, au-delà de la matière; car ainsi ils Le verront véritablement partout en son esprit et en vérité. Car l'Esprit, en tant que Dieu, est incorporel; or, les incorporels ne sont pas confinés à un lieu, ni limités par des frontières locales. Ainsi, quiconque affirme que Dieu ne doit être adoré qu'à Jérusalem, sur le mont Samarie, ou en tout autre lieu sur terre ou au ciel, se trompe et ne l'adore pas véritablement. En tant qu'incorporel, Dieu n'est nulle part, mais parce qu'il est Dieu, il est partout. S'il existait une montagne, un lieu ou une créature où Dieu ne serait pas, il faudrait chercher un lieu où il serait assurément présent. Or, Dieu est partout et en toute chose. Comment donc est-il partout et en toute chose, et non pas seulement en partie, mais pleinement présent en ceci ou en cela ? Car ce

serait le cas des êtres corporels. C'est pourquoi, en unissant et embrassant toutes choses, il est lui-même en lui-même, partout et par-dessus tout, adoré par les vrais adorateurs en son esprit et en sa vérité.

Ainsi, Dieu, non seulement sur toute la terre mais aussi au-dessus de la terre, reçoit l'adoration de ceux qui croient véritablement en cette manière, et d'une façon qui sied à Dieu : le Père – incorporel et illimité par le temps et l'espace – dans l'Esprit Saint et éternel, le Fils et le Verbe coéternel, qui est la Vérité enhypostatique du Père. Mais ni l'âme ni les anges, étant incorporels, ne sont limités par l'espace, ni omniprésents, car ils ne contiennent pas tout en eux-mêmes, mais requièrent eux-mêmes le Contenant. Par conséquent, ils se trouvent également dans le Contenant et Englobant toutes choses, et sont établis dans un ordre correspondant à l'intérieur de leurs limites. Bien que l'âme contienne le corps avec lequel elle a été créée, et soit présente dans tout le corps, elle n'est confinée à aucun lieu particulier, ni possédée, mais apparaît comme embrassant et contenant le corps, possédant cette qualité à l'image de Dieu.

La Samaritaine, dès qu'elle entendit du Christ ces paroles merveilleuses et si justes envers Dieu, selon lesquelles il convient de l'adorer seulement en esprit et en vérité, devint semblable à l'âme de l'Épouse de Dieu dans le Cantique des Cantiques, qui, inspirée par la voix de l'Époux incorruptible, attendait, désirait et, bien que proche, disait en secret : «Je sais que le Messie viendra, celui qu'on appelle Christ; quand il viendra, il nous annoncera toutes choses.» Voyez combien elle était préparée à la foi (en le Messie), si proche et déjà attendu, et combien grande était son espérance ! Ne pouvait-elle pas dire avec David : «Mon cœur est ferme, ô Dieu, mon cœur est ferme; je chanterai et louerai ma gloire» (Ps 62,8) ? Comment pouvait-elle alors savoir cela (que le Messie viendrait) avec une telle fermeté et une telle confiance, et avoir une disposition si profonde à cet égard, sinon parce qu'elle étudiait les livres prophétiques avec la plus grande attention ? C'est pourquoi son esprit était si élevé, rempli d'inspiration divine. Aussi, moi qui contemple avec ravissement l'amour spirituel et infiniment fort de la Samaritaine pour le Christ, désire-je à nouveau parler d'elle avec les paroles du Cantique des Cantiques : «Qui est celle qui perce l'aurore, belle comme la lune, choisie comme le soleil ?» (Can 6,10). Car par la proclamation que le Soleil spirituel de Justice, le Christ, allait bientôt apparaître, et par la manifestation en sa personne de l'Église, née des Gentils, jaillissant de la source sacrée des Fonts baptismaux où elle fut établie, selon l'enseignement du Sauveur, je la vois resplendir comme la belle aurore. Elle est aussi belle comme la lune, puisqu'elle brille à un temps où la nuit du mal s'attarde encore; elle fut choisie comme le soleil, comme celle que le Sauveur nomma Photina (Svetlana), et elle-même comptée parmi ceux qui brilleront à l'avenir comme le soleil, comme le dit l'Évangile : car elle scella ensuite sa vie lumineuse par une mort bénie et martyre. Et voici qu'elle vit le vrai Dieu, le Christ, et qu'elle le comprit parfaitement. Et comme il le dit plus tard aux disciples au sujet de l'Esprit qui lui est semblable et qui est aussi honorable que lui, que lorsqu'il viendra, il enseignera toute la vérité, elle, anticipant l'avenir, dit de lui : «Quand il viendra, il nous annoncera toutes choses» (Jn 4,25). Mais puisque l'Époux céleste la vit dans cet état, il lui dit ouvertement : «C'est moi qui te parle» (Jn 4,26). Aussitôt, comme si elle avait été véritablement choisie pour porter l'Évangile, elle se leva et, laissant sa cruche, courut dans la ville, convertissant tous les habitants par ces paroles et les amenant à la foi en celui qu'elle avait vu : «Venez voir celui qui m'a dit tout ce que j'ai fait : est-ce lui le Christ ?» (Jn 4,29). Elle parlait ainsi non par hésitation, mais parce qu'elle croyait que les autres seraient davantage convaincus en le voyant et que, suite à leur conversation avec le Seigneur, ils seraient eux-mêmes plus facilement convaincus. Et c'est ce qui se produisit.

Puisque le temps est venu de satisfaire vos besoins corporels et que les affaires de cette vie vous appellent, j'ai exposé ci-dessus les points principaux et je laisse de côté le reste de l'Évangile. Mais considérez cette Samaritaine : lorsqu'elle entendit les paroles de l'Évangile, que nous avons aussi proclamées à votre amour, elle dédaigna aussitôt même les besoins essentiels; elle oublia aussitôt la cruche et la maison, et, s'enfuyant dans la ville avec les Samaritains, elle revint avec eux vers le Christ. Car ce «venez et voyez» signifie : suivez-moi, et je vous conduirai et vous montrerai le Sauveur qui est venu du ciel dans le monde. Ainsi, après les avoir exhortés, elle les présenta au Christ. En abandonnant la cruche et la maison, elle nous enseigne à préférer aux nécessités le bienfait qui découle de l'enseignement, que le Seigneur appelait aussi «la bonne part», parlant dans l'Évangile à Marthe de Marie entendant la Parole. Si même les nécessités doivent être négligées, à plus forte raison tout le reste ! Qu'est-ce qui vous accable et vous

empêche d'écouter ce qui est bon pour l'âme ? Est-ce le souci du foyer, des enfants et de l'épouse ? Ou la joie ou la peine d'un proche ? Ou l'achat ou la vente de biens immobiliers ? Ou la manière d'utiliser vos possessions, ou plutôt, d'en abuser ? Mais écoutez attentivement les instructions des apôtres : «Frères, le temps est court. Celles qui ont seront comme si elles n'avaient rien; celles qui pleurent, comme si elles ne pleuraient pas; celles qui se réjouissent, comme si elles ne se réjouissaient pas; celles qui achètent, comme si elles ne possédaient rien; celles qui ont besoin de ce monde, comme si elles n'en avaient pas besoin, car la forme de ce monde passe» (I Cor 7,29-31). Que signifie : «Le temps est court» ? La vie est courte, la mort est proche, ce monde est corruptible, et seul l'autre monde demeure éternellement. Ce qui nous refond pour ce monde, c'est un mépris inébranlable pour ce monde, une préparation à l'âge à venir, une vie aussi éloignée que possible des voies de cette vie et guidée par la voie de cette autre époque, et une fuite, autant que nos forces nous le permettent, devant les maux de cette vie. Mais comme lorsque des ennemis attaquent fréquemment les abords d'une ville, nous possédons des biens comme si nous n'en possédions pas, et la plupart du temps nous fuyons, restant en sécurité à l'intérieur des remparts. Si l'ennemi se retire un temps, nous profitons alors brièvement de l'occasion pour quitter la ville, mais nous n'abusons pas de ce temps, sachant qu'il est précieux. De même, utilisons ce monde sans en abuser, nous exhorte magnifiquement l'Apôtre, car il voit que les ennemis attaquent cruellement et que la fin est proche. Car, dit-il, la forme de ce monde disparaît. Et puisque ce monde est éphémère, mais, comme l'a dit l'Apôtre, le présent n'est qu'une figure : et en réalité il l'est, et en même temps il n'est rien, il apparaît un court instant et disparaît aussitôt; alors même si quelqu'un voulait le retenir, il ne le pourrait pas; il est comme un nuage léger emporté par le vent en été, qui projette une ombre passagère. De là découle le conseil même que chacun de nous doit manifester une volonté spirituelle claire et donner l'exemple en étant conscient des instructions données par Dieu : car même si quelqu'un voulait le retenir, comme je l'ai dit, tout ce qui appartient au monde présent ne peut être retenu, et ce pour deux raisons : non seulement ce monde passe, mais chacun de nous qui l'utilise n'y est que de passage, et avant d'avoir maîtrisé quoi que ce soit, il le quitte. (Et comme s'il marchait sur un chemin, chacun passe), et sur ce chemin se déplace une multitude de choses, passant devant lui; Et nécessairement, l'une des deux choses suivantes se produit : soit ce qui défile sur son chemin lui échappe, et ce qu'il possédait, il ne peut plus s'y accrocher, soit lui-même, en passant, finit par quitter ce chemin de la vie et ne peut plus s'accrocher à ce qui donne la vie; car l'homme, étant mortel, est attaché aux affaires du monde, et celles-ci aussi sont sujettes au changement.

Ainsi, l'être humain, soumis aux aléas du monde, subit lui-même de nombreux changements et perd ce qu'il possédait : richesse, splendeur et joie. Ou encore, en mourant, il se transforme irrémédiablement et quitte ce monde nu, abandonnant ce qu'il avait ici-bas et ce qu'il espérait. Peut-être cela sera-t-il légué à ses enfants ? Mais quelle joie cela lui apportera-t-il ? Il ne participera plus à cette vie, et ses enfants périront de la même manière ou d'une autre. C'est pourquoi la mort est toujours un fléau pour ceux qui sont attachés à ce monde, qui, finalement, le quittent nus et laissent derrière eux tout ce qu'ils ont aimé. Pour ceux qui méprisent les choses de ce monde et cherchent à connaître le monde à venir, et qui s'efforcent d'œuvrer pour le bien dans ce monde futur, la mort à venir n'est pas source de mal, mais les fait passer des choses vaines et éphémères à un jour sans fin, à la vie immortelle, à une richesse inépuisable, à la joie pure, à la gloire éternelle, à ce qui est véritablement et demeure immuablement. Puissions-nous tous atteindre ce but par la grâce et l'amour de Celui qui a incliné les cieux et est descendu pour nous, non seulement pour nous, mais aussi pour les âmes emprisonnées dans les enfers, et qui, de là, est remonté par la puissance de la Résurrection et de la renaissance, et qui, par Lui-même, nous a accordé la lumière, la connaissance et l'espérance des bénédictions célestes et éternelles, en quoi Il est glorifié pour les siècles des siècles. Amen.

